

Lorry-lès-Metz

« au fil du temps »

9

Conférence du
4 novembre 2023

Les Dossiers
inédits



Des Écossais à Lorry-lès-Metz



Association d'histoire

Texte et illustrations de la conférence donnée par Sophie Créty et Jean-Luc Baudinet lors de la conférence du 4 novembre 2023.

Photo de couverture : *A sentry at ease, Black Watch (Royal Highlanders)*, 1892, tableau de Harry Payne (1858–1927). Source Wikipédia.

Cette tenue traditionnelle était toujours portée aux cérémonies. Habituellement c'étaient les joueurs de cornemuse qui la portaient lors des défilés.

Site

www.lorrylesmetz-histoire.fr



Page Facebook

<https://www.facebook.com/ck.lorry>



Les Dossiers inédits

http://lorrylesmetz-histoire.fr/?page_id=7528



Association Lorry-lès-Metz « au fil du temps »

Président :	Jean-Luc Baudinet 5 bis rue des Frières – 57050 Lorry-lès-Metz
Siège :	Mairie de Lorry-lès-Metz 46 Grand'Rue – 57050 Lorry-lès-Metz
Directeur de la publication :	Jean-Luc Baudinet
Maquette :	Gérard Kester
ISSN :	3037-9741
Dépôt légal :	Avril 2026

Les Black Watch

Jean-Luc BAUDINET

Ce dossier inédit est le fruit d'un travail à quatre mains qui apporte dans un premier temps une présentation du contexte historique qui explique la présence d'Écossais dans les rues de Lorry-lès-Metz. Il est nécessaire d'effectuer une présentation préliminaire du régiment qui a séjourné dans nos murs, de relater l'histoire de l'arrivée de ces hommes, de leur présence au côté des troupes françaises puis de leur retour de l'autre côté de la Manche, sans oublier ceux qui partirent en captivité pour de longues années.

Nous vous présentons l'histoire des Écossais de Lorry-lès-Metz, la petite histoire dans la grande.

Les Black Watch

L'insigne régimentaire était porté en tenue d'apparat sur le calot. Il représente Saint-André en figure, portant sa croix en forme de X dans une amande encerclée par la devise écossaise à connotation guerrière « *Nemo me impune lacessit* » « *Personne ne me provoque impunément* ». L'ensemble est surmonté d'une couronne fermée, les bords étant décorés de chardons, qui rappellent l'esprit pugnace. Le sphinx qui surmonte l'ensemble rappelle la Campagne d'Égypte de 1801 à laquelle ce régiment a participé. Le fond coloré vert et bleu affiche les couleurs du tartan du clan Campbell, autant de bleu que de vert. Le bleu représente les lochs des grands lacs de l'Écosse du Nord, comme le loch Ness, et le vert évoque les prairies, les pâturages à moutons, la nature. Le noir symbolise la réputation de rigidité de ce régiment, réputé pour être « droit dans ses bottes ».



L'insigne régimentaire des Black Watch.



Le tartan du clan Campbell.

Comme il n'y a pas de blason en Écosse, le tartan est l'équivalent de notre héraldique. Il comporte des subtilités qui nous échappent, aucun signe cabalistique. Toute la symbolique se retrouve dans le tissage, une complexité où chaque clan est représenté par des lignes différentes, plus ou moins rapprochées, se chevauchant ou non. La marque Burberry créa dans les années 1920 son propre tartan emblématique qui s'appelle *Hight market check*, que l'on retrouve en doublure de trench-coat et dans le tissage d'écharpes qui existent communément dans les tons sable, mais également bleu, ou rouge très intense.

Les origines de ce régiment

Il s'agit d'un régiment d'infanterie d'Écosse qui a été formé en 1881 par l'association de deux régiments antérieurs qui dataient de 1737 et 1786. C'est la plus ancienne unité britannique recrutée dans deux régions des Hautes Terres d'Écosse repérées sur la carte : les Highlands en vert soutenu, et les Lowlands en vert pâle.

On peut constater qu'il existe une délimitation géographique significative sous la forme d'une grande faille qui coupe les Highlands en deux, mais également une délimitation politique, culturelle et religieuse, puisque les Highlands à l'ouest dépendent plus de l'Irlande et sont à 60 % catholiques, alors que les Lowlands, orientés vers l'Angleterre, sont protestants. Les Lowlands constituent une région dynamique, ayant vécu une révolution industrielle qui a contribué à l'essor du pays.

Les Lowlands avoisinent les 200 à 300 mètres d'altitude, alors que les Highlands s'étagent entre 800 et 1 300 mètres avec un climat montagnard, très rude.

Autrefois associés aux États allemands, avant leur unification en 1871, les habitants de ces régions assez isolées, pratiquement sectaires, partageaient désormais les mêmes sentiments très forts de clan, ancrés notamment autour des valeurs de fidélité à la couronne.

La dénomination Black Watch

Son origine est basée sur deux hypothèses :

- soit la couleur sombre du tartan du clan Campbell, le plus foncé de tous,
- soit le sentiment des habitants obligés d'appliquer les lois anglaises. Le régiment formé en 1881 avait pour utilité de faire respecter les lois notamment en matière de vol de bétail, comme le suggère le mot « Watch », signifiant « qui guette », « qui surveille ». C'était de fait une police intérieure qui obéissait à la couronne d'Angleterre. Le régiment était composé d'hommes robustes, jeunes et animés de forts liens d'appartenance et de fidélité.

Le logo

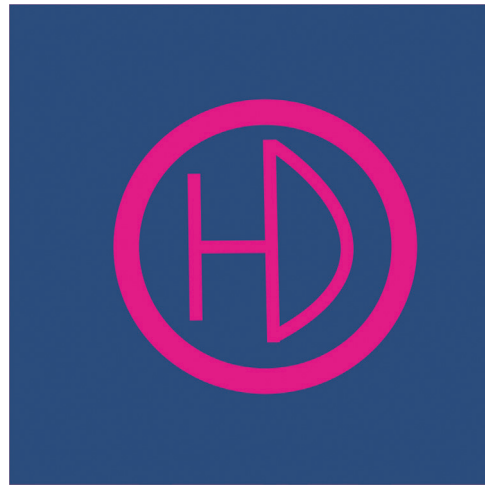
Il est caractéristique aussi : sa devise « *Ne obliviscaris* » (N'oubliez jamais). C'est une devise axée sur l'honneur et la fidélité. En rouge sur gris, les lettres HD représentent l'insigne militaire des Highlands.



Les régions de l'Écosse.



Écusson des membres
du clan Campbell.



Le logo du régiment.

Les états de service des Black Watch

Créé en 1881, le régiment des Black Watch est intervenu à de nombreuses reprises. Faisant partie du Corps expéditionnaire britannique pour la première fois sur le sol français pendant la Première Guerre mondiale, c'est le régiment écossais qui alignait le plus de bataillons au combat, comptabilisant chacun entre 300 et 1 200 hommes issus d'une conscription importante. Dès 1915, nombre de jeunes gens devançaient l'appel, trichaient sur leur âge et se retrouvaient dans les tranchées à 16 ou 17 ans subissant leur baptême du feu, les bombardements au gaz avec une densité d'obus au mètre carré extrêmement importante, dans des contrées dont le nom est tristement resté associé à l'âpreté des combats : Ypres, la Somme, Arras, Cambrai.

La deuxième intervention s'effectua au début de la Seconde Guerre mondiale, où à nouveau beaucoup de très jeunes hommes anticipèrent l'appel. Les Allemands leur donnèrent le surnom de *Die Damen der Hölle*, en anglais *The Ladies from Hell*, *Les Demoiselles de l'Enfer*, parce qu'ils portaient des kilts au combat, kilts aux couleurs Campbell, mais aussi des kilts en toile plus pratiques et moins salissants. Si au début de la Seconde Guerre mondiale les Highlanders combattirent en kilt, été comme hiver, cette tenue fut ensuite portée de manière anecdotique pour n'être utilisée que lors des revues, des rassemblements, des sorties officielles ou privées. Cet uniforme plaisait particulièrement aux Dames... car il était de notoriété que ces beaux guerriers portaient rarement des sous-vêtements !

L'évolution de l'uniforme est illustrée par un visuel : au centre l'uniforme de parade ou d'apparat avec la coiffe appelée Glengarry, à droite l'uniforme de combat avec le fusil mitrailleur Bren, et le casque d'acier dont quelques exemplaires furent exposés lors de la conférence. À gauche, un officier en train de téléphoner portant des bottes en cuir. Les soldats portent des brodequins en cuir surmontés de guêtres en toile épaisse protégeant le bas du pantalon, évitant à l'humidité d'entrer dans les chaussures. Elles sont très faciles à enlever, alors que les Français portaient encore en 1940 les bandes molletières en laine sur le modèle de celles utilisées durant la

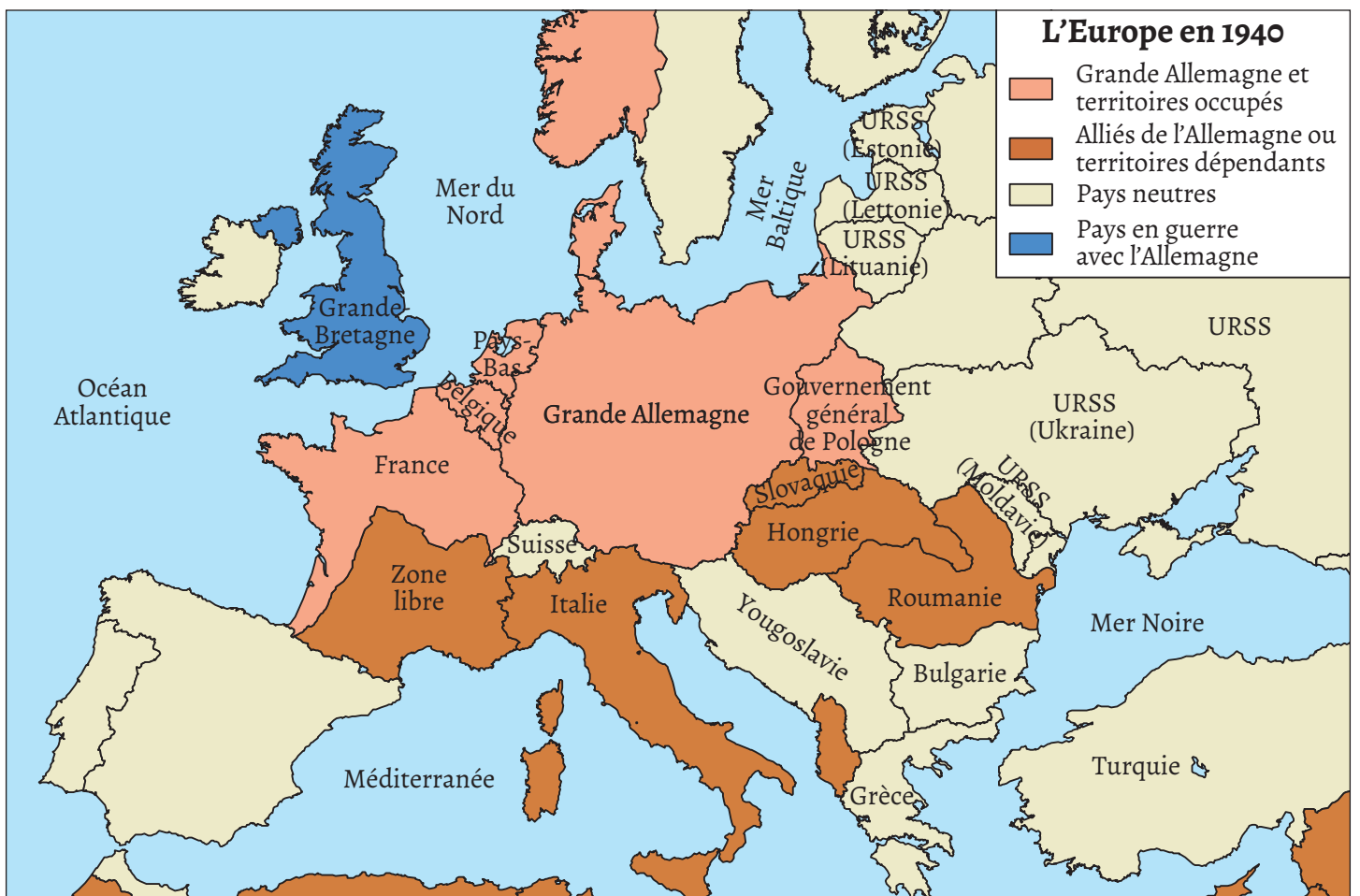


L'évolution de la tenue.

guerre de 1914... Leur entretien nécessitait de précieuses minutes pour les enlever afin de les faire sécher, alors que les Allemands étaient équipés de bottes en cuir d'une commodité incomparable.

À partir de 1938, l'Allemagne étend sa zone d'occupation sur un certain nombre de pays en commençant par l'annexion de l'Autriche, l'Anschluss, puis dans l'ordre chronologique : la Pologne, le Danemark, la Norvège, le Luxembourg, la Belgique, et les Pays-Bas.

Sur une carte, postérieure à 1939, figurent les zones occupées et non occupées. Le déséquilibre est flagrant, entre les pays alliés de l'Allemagne représentés en brun foncé et en beige foncé, ceux colonisés de force par l'Allemagne s'étirant loin vers le Nord.



Peu nombreux restent les pays neutres comme l'Espagne, la Suisse et la Yougoslavie. Le seul pays partisan d'un affrontement avec l'Allemagne est la Grande-Bretagne. Suite aux annexions militaires forcées par l'Allemagne, Londres et Paris réclament la cessation des hostilités. Hitler ne répondant pas à ces démarches, l'Angleterre et la France entrent respectivement en guerre avec l'Allemagne à un jour d'intervalle.

N° 247 - 4^e Année - 50 ct. * Lundi 4 Septembre 1939

Direction • Rédaction • Imprimerie • Annonces
METZ - 17, RUE SERPENOISE
 Tél. 34.50 et 34.51 - C. P. Strasbg. 34.71

Le Republicain Lorrain

THIONVILLE, 8, Pl. de la Paroisse
 HAYANGE, 11, Rue Joffre
 JEUFI, 84, R. Franchepré
 SARRSOUVEMINES, 1, Rue Poincaré

LONGVY-BAS, Av. de Saintignon
 FORBACH, 133, R. Nationale
 SARREBOURG, 4, Rue Mangin
 SARRSOUVEMINES, 1, Rue Poincaré

Bureau de PARIS (9^e), 10, r. Royale
 Téléphone Opéra 4325

Le plus fort tirage dans la région
 Tirage justifié par l'O.J.T.
 (OFFICE DE JUSTIFICATION DES TIRAGES)

Quiconque recourt à l'épée périra par l'épée.

Respectueuses de leurs engagements

L'Angleterre et la France

sont en état de guerre

AVEC L'ALLEMAGNE

SEULE RESPONSABLE DE LA TRAGÉDIE

HITLER n'ayant pas répondu aux démarches de Londres et de Paris réclamant l'arrêt des hostilités

Le Republicain Lorrain du 4 septembre 1939

C'est dans ce contexte de conflit naissant que le Corps expéditionnaire britannique connu sous le nom BEF (British Expeditionary Force) est créé la veille de la déclaration de guerre le 2 septembre 1939. Il est placé sous le haut commandement du général Vicecount Lord John Gort, lui-même au service du général français Giraud pour le positionnement des troupes. Ce corps est donc né d'une alliance militaire entre la France et la Grande-Bretagne pour contrer l'avancée des troupes d'Hitler.

Le temps de mobiliser, de rassembler matériel et véhicules et d'affréter des bateaux pour la traversée, les premières troupes britanniques débarquent en France le 16 octobre 1939, Churchill avait dit « *Que tout ce qui peut naviguer navigue sur la Manche pour transporter les soldats* ». Des petits bateaux de pêche, aux cargos, tout ce qui pouvait faire traverser la Manche en sécurité aux hommes, chevaux, véhicules, pièces d'artillerie fut réquisitionné. Aux 300 000 Français, déjà sur place face à la frontière avec l'Allemagne, cette opération apporta le renfort d'un effectif de 400 000 hommes ancrés majoritairement sur le tracé fortifié de la ligne Maginot.

La tactique suivie par Hitler était totalement différente. Il avait misé sur la rapidité de ses troupes blindées, de petits chars Panzer II très mobiles d'à peine quatre tonnes, et contre toute prédiction, il a traversé la forêt des Ardennes que tout le monde disait impénétrable, notamment par des véhicules.

Cette opération tactique fut nommée le *Blitzkrieg*, ou guerre éclair. Les atouts d'Hitler étant l'effet de surprise et la mobilité des troupes. Un certain nombre de travaux préliminaires auraient dû alerter les pays voisins : dès 1934-1935 des autoroutes avaient été créées en Allemagne, dans le but stratégique non avoué de véhiculer des troupes sur des théâtres d'opérations, rapidement et sans fatigue. Si certains pays tombent facilement sans avoir le temps de mobiliser leurs troupes, les Pays-Bas et la Belgique résistent. Le 15 mai 1940, le fort belge d'Eben-Emael tombe.



La prise du fort belge d'Eben-Emael le 10 mai 1940.

Du côté français, la ligne Maginot était réputée invincible, mais avait, en réalité, des lacunes qui facilitèrent son contournement.

Le 11 mai 1940, *Paris-soir* titre que les Allemands ont envahi la Hollande, la Belgique, le Luxembourg, qu'ils ont franchi la frontière belge. C'est précisément à cet endroit que les troupes anglo-françaises viennent au secours des Belges.

Les Anglais sont venus de leur pays, souriants comme beaucoup de soldats, insouciant, de bonne humeur. Sans raison apparente, ils sont rattachés au Corps d'armée coloniale qui porte le croissant sur le casque, composé de régiments de soldats issus de la métropole, plus résistants aux conditions climatiques d'un hiver passé dans le secteur de

DERNIÈRE ÉDITION

MARDI 11 MAI 1940

ANNONCES

DERNIÈRE ÉDITION

50 cent.

LES ALLEMANDS ONT ENVAHI la Hollande, la Belgique et le Luxembourg

APPELÉE AU SECOURS, L'ARMÉE FRANCO-BRITANNIQUE A FRANCHI LA FRONTIÈRE BELGE

Nancy, Lille, Colmar Lyon, Pontoise, Luxeuil sont bombardées par les Allemands

IL Y A DES MORTS ET DES BLESSÉS dans la population civile

FRANCAIS, voici l'heure solennelle. Pour les heures qui suivent, vous devez être prêts à tout. Les Allemands ont envahi la Hollande, la Belgique, le Luxembourg. Ils ont franchi la frontière belge. C'est précisément à cet endroit que les troupes anglo-françaises viennent au secours des Belges.

Les armées françaises et anglaises se portent au secours de la Belgique et de la Hollande

En Hollande, les troupes allemandes ont vaincu de 10 kilomètres

Les Allemands ont pris l'initiative de l'attaque

C'est à 3 heures ce matin que les troupes allemandes ont franchi la frontière hollandaise

LE ROI DES BELGES a pris le commandement de l'armée

HITLER prend sur le front la direction des opérations

Bombardement aérien d'Anvers et de Bruxelles

Un hôpital militaire à Anvers plusieurs blessés de Français ont été défaits

MOBILISATION GÉNÉRALE EN SUISSE

LES OFFICIERS permissionnaires doivent rejoindre immédiatement leur poste

(Lire la suite des dépêches en pages 2, 3 et 4)

La prise du fort belge d'Eben-Emael le 10 mai 1940.

Montmédy. Pour se réchauffer, les Anglais ont apporté leur whisky, boisson que l'on ne connaissait pas localement.

Le Corps expéditionnaire a voyagé en train jusqu'aux ports anglais, a traversé la Manche et débarqué dans les ports français. Depuis leur accostage, les soldats chargés de leur barda ont rejoint à marche forcée sur 300 à 400 km le théâtre d'opérations appelé par les Anglais « *Le théâtre de la Sarre* », qui était en réalité un secteur de la ligne Maginot s'étendant de Maubeuge à Saint-Avold.



Les Black Watch qui seront rattachés au 3^e corps d'armée coloniale apportent en France leur bonne humeur, leur optimisme et leur whisky...



Le régiment des Black Watch était concentré sur Koenigsmacker et Bouzonville. Il s'installe dans les villages situés à l'arrière de la ligne Maginot, puisque la population située entre la ligne fortifiée et la frontière avait été évacuée. Les soldats arborent un air bon enfant et exotique, donnant l'occasion à quelques dames de trouver que les jupes plissées leur sont finalement très seyantes. Les troupes forment la *Saar Force*, nom de code des troupes anglaises.



Le déplacement des troupes formant la Saar Force jusqu'aux cantonnements sur la ligne Maginot entre Koenigsmacker et Bouzonville, s'effectue à pied et suscite la curiosité des populations locales.



Ils stationnent dans les cantonnements de la ligne Maginot qui sont de grandes casernes ce qui leur permet de s'abriter lorsqu'ils ne sont pas en faction sur le terrain. Une partie des effectifs occupe l'intérieur des ouvrages : certains utilisent un périscope sous béton, à l'abri, bien au sec, pendant que d'autres pataugent dans la boue des tranchées creusées entre les ouvrages bétonnés, notamment durant l'automne et l'hiver 1939-1940.



Poste d'observation périscopique.



Garde d'honneur.



L'équipement complet avoisine les 40 kilos.



Soldat écossais au milieu de soldats français.

Un exemple : le camp de Veckring. On retrouve sur la façade l'insigne du Hackenberg portant le numéro d'ouvrage A19 et la devise en diagonale : « *On ne passe pas* » la photo en couleur montre ce même bâtiment actuellement où l'on devine encore les logos toujours existants sur la façade, de part et d'autre de la porte d'entrée. Ces bâtiments étaient partagés avec les régiments d'infanterie de forteresse français qui occupaient l'ouvrage situé sous les collines environnantes. Les moyens de compréhension étaient limités, mais il existait un petit lexique militaire franco-britannique, dont un exemplaire a été présenté lors de la conférence.



Les troupes du 1^{er} bataillon des Black Watch en revue devant les bâtiments du camp de Veckring, partagés avec le 164^e RIF, équipage de l'ouvrage du Hackenberg.



L'insigne du Hackenberg.



Le camp de Veckring aujourd'hui.

Pendant la drôle de guerre, mots traduits par les soldats anglais en *funny war* (guerre bidon ou fausse guerre), les soldats britanniques, tout comme les soldats français d'ailleurs, s'occupent comme ils peuvent : ils consolident les positions, creusent des tranchées, se retrouvent un peu dans le contexte de la guerre de 1914 : une guerre de position entre la ligne Maginot et la ligne allemande Siegfried en face, séparées par le *no man's land*, secteur qui n'appartenait à personne.

Pour passer le temps certains jouaient au football. Un généreux donateur anglais avait commandé 2 000 ballons de football qu'il avait fait répartir dans tous les secteurs où il y avait des Anglais, ce qui a permis d'organiser des matches franco-anglais. Ils jouaient également aux cartes, effectuaient des plantations : il y a eu des marraines de rosiers envoyés par le commandement français, des notoriétés du music-hall, etc., qui sont venues parrainer la plantation de rosiers, ce qui déboucha sur des concours des plus beaux rosiers entre les équipages des ouvrages. Voilà où on en était arrivé ! Ce n'était pas la guerre statique, on ne se regardait pas dans les yeux, ce n'était pas la guerre de 1914 où il y avait des attaques dans tous les sens. On peut désormais affirmer avec certitude qu'entre septembre 1939 et mai 1940, de nombreux soldats français et anglais n'ont pas tiré un seul coup de fusil.



Un soldat guette un hypothétique avion.



La drôle de guerre a été une longue attente.

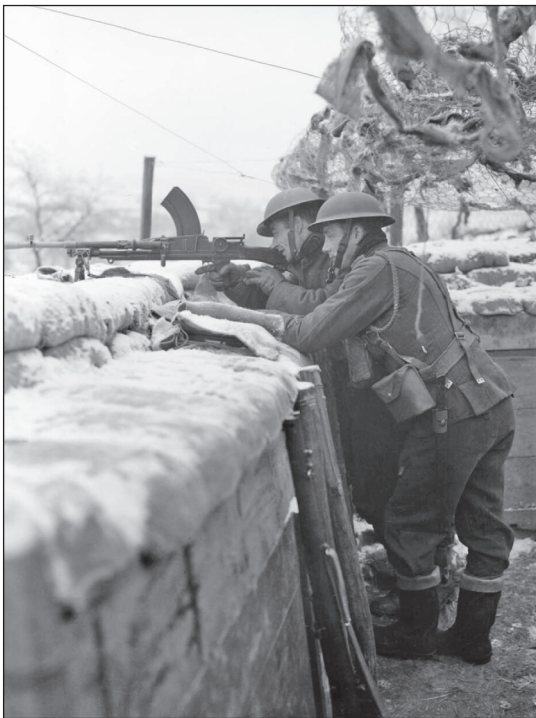


Servants d'une mitrailleuse anglaise Vickers à refroidissement par eau, matériel déjà utilisé durant la première guerre mondiale.



Dans l'ouvrage du Hackenberg, à un croisement de galerie de façon à avoir de la place, le 25 décembre 1939 un capitaine écossais officia devant 150 soldats durant la messe de Noël concélébrée par les deux prêtres des villages voisins. On rappelle que les Écossais sont de culte catholique.

Parfois certains Highlanders se portaient volontaires pour effectuer des reconnaissances dans le « no man's land » et accompagnaient les Corps francs, groupes de soldats français, équipés de peaux de mouton, de casques camouflés : ils voulaient simplement se rendre compte des positions occupées par l'ennemi. Il y eut d'ailleurs très peu d'escarmouches.



Page précédente et ci-contre, on trouve quelques photos, dont une avec un beau clocher lorrain, certaines identifiées, d'autres non. On passe le temps en taillant des rondins, en établissant des barrages sur les routes, en organisant des prises d'armes pour maintenir la rigueur et la tenue dans l'uniforme, on effectue des exercices physiques... on boit beaucoup. Le grand problème de l'hiver 1939/1940 ce fut une température de -25°C : le vin gela, les soldats étaient obligés d'attaquer les tonneaux en bois à la hache et de faire fondre le vin avant de le boire. Les Anglais, eux, n'avaient pas ce problème-là, parce qu'avec leur whisky titré à 40° , l'alcool gela à une température beaucoup plus basse ! À savoir que la consommation pour un ouvrage comme le Hackenberg, qui abritait 1 082 hommes d'équipage, était de 480 litres de vin par jour, ce qui ne fait finalement que 33 cl par personne. Toute tâche à effectuer devenait finalement une occupation.



Un groupe d'hommes est en train de casser la croûte en forêt de Kédange en attendant des visites de personnages importants, qui n'avaient pas lieu par surprise, mais étaient organisées à grand renfort de mise en scène.





Photo prise à Waldwisse. Le petit blindé est une chenillette Bren Carrier servant à transporter le matériel.



On gère aussi les animaux domestiques qui ont été abandonnés par les populations évacuées



Désœuvrés, les soldats creusent et peaufinent les tranchées.



Pour s'orienter, une estafette anglaise demande un renseignement à un soldat français.



On reçoit les actualités anglaises
qui permettent de réaliser de petits films de propagande,
qui étaient projetés avant les films de la Paramount.

Le roi d'Angleterre en personne, le duc de Windsor – frère du roi d'Angleterre –, Winston Churchill et Chamberlain sont venus sur la ligne Maginot chacun répétant « *Ils ne passeront pas* », surtout avec nos troupes. Le roi d'Angleterre était arrivé en gare de Novéant, avait été ensuite véhiculé en voiture jusqu'au secteur de Metzervisse-Bouzonville, pour passer en revue les troupes françaises. Toutes les photos présentées sont prises en Moselle.



Le roi George VI d'Angleterre est raccompagné par le général Gamelin et le préfet Bourrat en gare de Novéant-sur-Moselle.



Le duc de Windsor, frère de George VI, s'entretient avec des généraux français, dont le général d'armée Edouard Réquin, commandant la 4^e armée.



George VI passe en revue le 164^e RIF au camp de Veckring.



Le roi George VI d'Angleterre.



Le régiment des Black Watch séjournait 15 jours sur le front puis était placé en repos une semaine à une vingtaine de kilomètres. Cela favorisait les échanges avec la population. Les soldats prenaient le train entre Hombourg-Budange et Woippy pour rejoindre ensuite à pied les logements improvisés dans les villages comme La Maxe et Lorry-lès-Metz.

Une photo inédite montre les troupes des Black Watch remontant de Woippy vers Lorry-lès-Metz au niveau des établissements Quervel Frères, société de raffinage qui fabriquait du goudron au lieu-dit Maisons-Neuves, située au croisement de la route de Thionville et de la rue du fort Gambetta. Un Woippycien, Henri Boquel, relate dans ses carnets souvenirs qu'à l'automne 1939 « *les habitants assistèrent à l'arrivée des premiers contingents anglais qui avaient leur dépôt principal près de Sainte-Agathe. La population était en admiration devant leur belle tenue et leur discipline.* »



Une publicité Quervel des années 30.



Les bureaux Quervel en 1943.



Une vue aérienne de l'entreprise Quervel dans les années 50.



Fréquenter la population a naturellement créé des liens. Parfois cela débutait par une cigarette offerte accompagnée d'un « *Mademoiselle, vous êtes très jolie* » et cela finissait parfois par un mariage comme la photo ci-contre prise quelque part en Moselle.



Puis à un moment les choses ont mal tourné. En mai 1940, la 51^e division reçoit l'ordre de quitter ses positions, qu'elle avait pourtant très bien préparées, et de servir d'arrière-garde, c'est-à-dire de remonter en direction du Nord-Pas-de-Calais pour couvrir dans le secteur de Dunkerque des unités qui tentaient de s'échapper par la mer.

La division se sacrifie pour permettre au plus grand nombre de soldats et de matériels de rembarquer sur les bateaux en direction de l'Angleterre. Cet épisode tragique a été adapté au cinéma avec, entre autres, *Un week-end à Zuydcoote* avec Jean-Paul Belmondo. On y voit l'âpreté des combats sur le secteur de Dunkerque, sous le feu nourri de l'aviation allemande et la quasi-absence d'appareils français et anglais. Les soldats étaient mitraillés sur la plage, occasionnant beaucoup de difficultés pour repartir vers les navires.

Bien qu'elles aient battu en retraite tout en combattant à partir du 20 mai, les deux brigades prises au piège doivent capituler le 12 juin. La plupart des hommes sont faits prisonniers et prennent le chemin d'un camp d'internement non loin de Varsovie. Une seule brigade a pu s'échapper et elle rejoint le Havre beaucoup plus à l'ouest. Elle partira reprendre le combat en Afrique du Nord. Plus tard, le régiment reconstitué et réassocié avec des troupes fraîches s'illustrera à El Alamein et à Monte Cassino, lieux mémorablement connus.



Quelques photos intéressantes : la reddition du chef du bataillon Black Watch, le général Victor Fortune le 12 juin 1940, fait prisonnier par les Allemands, qui vont lui faire subir un interrogatoire.

Grâce à l'opération Dynamo, 225 000 Britanniques et 11 000 Français ont pu retourner en Angleterre avec une grande partie de matériel. Cela préfigurait d'autres opérations de ce type qui se déroulèrent à d'autres endroits : opération Skye, opération Ariel, plus à l'ouest, toujours des noms de guerre, cabalistiques...

Le nombre des victimes britanniques est de 3 800 tués et blessés, ce qui est relativement limité, par rapport aux 17 000 victimes allemandes durant la même période.



Un extrait de journal relatant qu'un Black Watch a été porté disparu entre mai et juin 1940. Cet homme a été retrouvé un peu plus tard, identifié comme ayant été fait prisonnier à Saint-Valéry-en-Caux, village où la division a été mise en débâcle.



Quelques dates repères dans la chronologie des événements de 1940 :

- 12 juin, reddition du major général Fortune ;
- 16 juin, Paris est déclarée ville ouverte puisqu'il n'y avait personne pour la défendre. On retrouve déjà des Allemands aux terrasses des cafés le 16 juin, ils n'ont pas perdu de temps. Mais la vie continue pour les Parisiens, comme si de rien n'était puisqu'il n'y a pas eu de combats ;
- 22 juin, l'armistice est signé à Rethondes dans le wagon, à la clairière éponyme ;
- 23 juin, Hitler visite la capitale pour la première fois.



Le 23 juin, Hitler visite Paris.



Le 22 juin, signature de l'armistice.



Le 9 décembre 1939 le roi d'Angleterre, George VI, rend visite aux Black Watch.

En conclusion, le régiment Black Watch continue à accorder sa fidélité à la couronne, puisque, 63 ans après que le roi d'Angleterre George VI lui ait rendu hommage le 9 décembre 1939 en Moselle, c'est au tour du roi d'Angleterre Charles III de passer en revue les éléments du Black Watch le 12 septembre 2022. Les moyens ne sont plus les mêmes, mais les traditions et l'esprit perdurent.



Le char anglais Challenger Mk1.



Ces enfants photographiés au milieu des soldats anglais devaient avoir, en 1940, l'âge d'André Jénot dont les propos recueillis par chance quelques années avant son décès témoignent d'une parcelle de l'Histoire de nos frères d'armes sur le sol lorrain.

Et si vous voulez en savoir plus sur le régiment Black Watch, un musée leur est dédié à Perth en Écosse.



Ce que dit la presse



Allègrement, les soldats écossais passent... quelque part.
L'Est républicain, 30 septembre 1939.



Avec les troupes anglaises en France.
— Ecossais arrivant dans un village
français pour y cantonner.

Le Lorrain, 8 novembre 1939.

Le roi George VI au front

Paris, 5 décembre. — Le roi a visité les lignes occupées par les troupes britanniques sur le front oriental et a déjeuné au mess des caporaux d'un bataillon d'Écossais.

Le souverain, entouré de son frère, du vicomte Gort et d'une vingtaine d'officiers supérieurs, a parcouru des positions situées à un quart de mille des barbelés et a séjourné durant huit heures en position.

En rentrant à la tombée de la nuit au quartier général anglais, les populations civiles françaises acclamèrent le souverain à son passage.

—oOo—

Le Lorrain, 8 novembre 1939.

UN REPORTAGE AU FRONT BRITANNIQUE

200.000 Tommies vont fêter le Christmas Day en France

Aux armées. 23 décembre. — Du correspondant de l'Agence Havas au front britannique :

Les premiers deux cent mille, qui depuis des semaines sont revenus prendre la place que leurs pères occupaient il y a vingt-cinq ans et montent la garde dans les secteurs du Nord et de l'Est, passent leur premier Noël en France.

Pour ceux qui cantonnent à l'arrière dans les provinces épargnées par la guerre comme pour ceux qui viennent d'avoir leur baptême du feu en avant de la ligne Maginot la journée sera mémorable.

Paternellement, les officiers ont veillé aux préparatifs de la fête. Et ce jour-là, ils seront au milieu de leurs hommes.

L'intendance a bien fait les choses, et elle a fourni aux diverses unités 23.870 livres de dinde ; 25.704 livres de porc ; 13.789 livres de noix ; 100.000 livres de plumpudding ; 10.000 livres de bananes ; 12.000 livres de mandarines ; 30.000 livres de pommes ; 1.000 boîtes de dattes, et, pour l'occasion, le prix de la bière anglaise sera réduit d'un quart.

Les mess et les cantines seront décorés de houx et de gui et, le verre en main, les hommes chanteront : *For auld lang Syne*.

Huit cents services religieux seront célébrés en ligne et en arrière. En effet, le corps expéditionnaire britannique possède une centaine de chapelains de l'Eglise établie, une cinquantaine de padres catholiques, vingt chapelains presbytériens, trente-cinq autres aumôniers appartenant à diverses dénominations religieuses.

Les chapelains de l'Eglise d'Angleterre, à eux seuls célébreront le jour de

Noël quatre cent vingt services de communion.

Les aumôniers catholiques diront plus de cinquante messes solennelles, et bien entendu, les églises françaises seront largement ouvertes aux soldats anglais.

L'entente est parfaite avec nos populations et nos troupes plus parfaite, à bien des égards, qu'en 1914.

Il n'est que de parcourir les cantonnements des deux ou trois lignes où Anglais et Français vivent côte à côte pour se rendre compte que la fraternisation est complète.

Elle n'a rien de forcé. Ecossais, Gallois ou fantassins de chez nous échangent cigarettes, boîtes de singe et de confitures.

Seul le thé demeure pour les nôtres chose incompréhensible ; une sorte de tisane ou de purge et le vin bleu de l'intendance ne paraît pas avoir davantage d'attrait pour les Anglais.

La gentillesse des troupes alliées à l'égard de nos populations se traduit par mille attentions délicates. Dans telle petite ville, les officiers anglais organisent pour le jour de Noël une fête à laquelle sont invités tous les enfants des familles chez qui ils ont leur billet de logement, et très généreusement les officiers et leurs hommes ont pensé aussi aux pauvres de l'endroit.

Aujourd'hui, officiers et hommes paraissent profondément impressionnés par l'exemple de notre armée, qui leur inspire une sincère émulation et, plus que jamais, dans cette semaine de Noël, passée loin de la vieille Angleterre, du grand chef au plus humble des soldats chacun est convaincu de la nécessité de vaincre : « Marcher séparés, combattre réunis ».

Le précepte du général prussien Klauzewitz pourrait être la devise des armées alliées d'aujourd'hui. — Havas.

**LE COIN
DE LA FEMME**

Couleur du temps

Vous avez toutes entendu parler du kilt, cette fameuse jupe à carreaux de couleurs différentes que les Écossais portent aux grandes fêtes. Il fut populaire pendant la grande guerre, il ne le sera pas pendant celle-ci puisque au grand dépit de nos alliés il a été interdit aux soldats en campagne.

Mais la mode française a voulu offrir une compensation à nos Tommies, c'est pourquoi le tissu écossais est, cette saison, très en faveur pour les robes et les jupes.

Losanges aux teintes vives se prêtent à toutes les fantaisies de la coupe, au contraste des ensembles. Ils font la silhouette sportive, ils ont le cachet de l'élégance pratique.

Les tissus à fleurs sont toujours agréables à l'œil. Il n'est nullement indécent — même en ce moment — d'ajouter de la gaieté au vêtement. Les soldats qui viennent en permission sont heureux de trouver dans leurs foyers, dans la vie de l'intérieur, les touches heureuses d'une discrète coquetterie. L'influence des couleurs sur le caractère est certaine. Vous pouvez par elles entretenir l'optimisme et la confiance dans l'avenir, c'est bien simple.

L'excès en tout est un défaut, vous le savez, et le choix des tons ne doit pas être excentrique. Pas de vert pomme avec du rose bonbon, ni de jaune serin avec du violet évêque.

Mais cela — n'est-ce pas — c'est votre goût de tous les jours.

Albertine BONTEMPS.

L'Est républicain, 22 mai 1940.

LES TROUPES ÉCOSSAISES

EN FRANCE

FÊTENT SAINT ANDRÉ

LEUR PATRON

Aux Armées. 1^{er} décembre. — Du correspondant de l'agence Havas au front britannique :

La Saint-André, fête du patron de l'Écosse, a été joyeusement célébrée dans tous les régiments écossais qui, une fois de plus, ont renoué sur notre sol les vieilles traditions militaires de leur nation.

Hier, dans les estaminets, près des lignes, les officiers écossais avaient invité généreusement de nombreux camarades français des régiments voisins, dans leur mess.

Autour des tables décorées du charbon d'Écosse, la fête se prolongea fort tard, puis le colonel porta cérémonieusement la santé du roi George, dans la coupe d'argent qui passa autour de la table et où chacun trempa les lèvres à son tour, suivant le rite ancien.

Alors, tartans envolés, claymores croisées, on vit les jeunes subalternes et les majors au teint briqué, danser la vieille danse farouche et guerrière, la fameuse danse des épées.

Et, tard dans la nuit, dans tous les cantonnements, retentirent les vieux refrains guerriers et les ballades mélancoliques : « Bonnie Mary of Glengarry », « Bonnie Dundee » et celle du « Loch Lomond » et toutes celles qui évoquent les batailles et les légendes du pays des fées.

L'Est républicain, 5 décembre 1939.



Un musicien écossais donne «quelque part en France», une leçon de cornemuse à un camarade français. (A. 5967)

Le Républicain lorrain, 30 mars 1940.



Référence : 3ARMEE 39-C886

Portrait d'un officier britannique de la 51st Highland Infantry Division appartenant à la British Expeditionary Force, dans le secteur de la 3^e armée française en Moselle. Début 1940, photographe inconnu

Les survivants du 4^e bataillon écossais en pèlerinage à La Maxe où ils étaient cantonnés en 39-40



Quelle a dû être l'émotion de ces hommes, anciens du 4^e bataillon écossais, en retrouvant, 21 ans après, dans la paix et le calme, ces lieux qu'ils avaient connus dans la guerre ?

Au cours de l'hiver 1939-40, en effet, le 4^e bataillon écossais stationna durant quatre mois à La Maxe : c'est un pèlerinage que venaient accomplir, hier, les survivants. C'est à l'initiative de Vecrin, membre des anciens combattants de Flandres - Dunkerque 40, qu'est dûs cette visite qui rassemblait, hier, toute la population de La Maxe. Cornemuses en tête, en tenue nationale, les Écossais furent accueillis à l'en-



En haut, une vue de l'assistance ; au-dessous, les bagpipers écossais.

Article du *Républicain lorrain* de 1961 relatant la cérémonie commémorative organisée par la commune de La Maxe. Fonds documentaire Bernard Fontaine.

Les graffitis de l'ouvrage militaire de la famille Jénot

Sophie CRÉTY

Les Black Watch à Lorry-lès-Metz

En 2010, un groupe d'archéologues fit à Lorry-lès-Metz, lors d'une exposition artistique, une découverte impromptue et peu banale : des inscriptions un peu étranges, des dates de 1939 attestant qu'il s'y est passé quelque chose. Elles se trouvent dans l'ouvrage militaire de la famille Jénot, 1 ter Grand'Rue à Lorry-lès-Metz.

En 2018, monsieur André Jénot, accompagné de son fils Jean-Marie et de sa belle-fille Caroline, a répondu au souhait des scientifiques et les a rencontrés pour qu'ils puissent photographier ces graffitis et en écouter l'histoire.



1. L'abri d'infanterie à cinq travées, construit sous l'Annexion en 18988.



2a. L'abri d'infanterie transformé en garages.



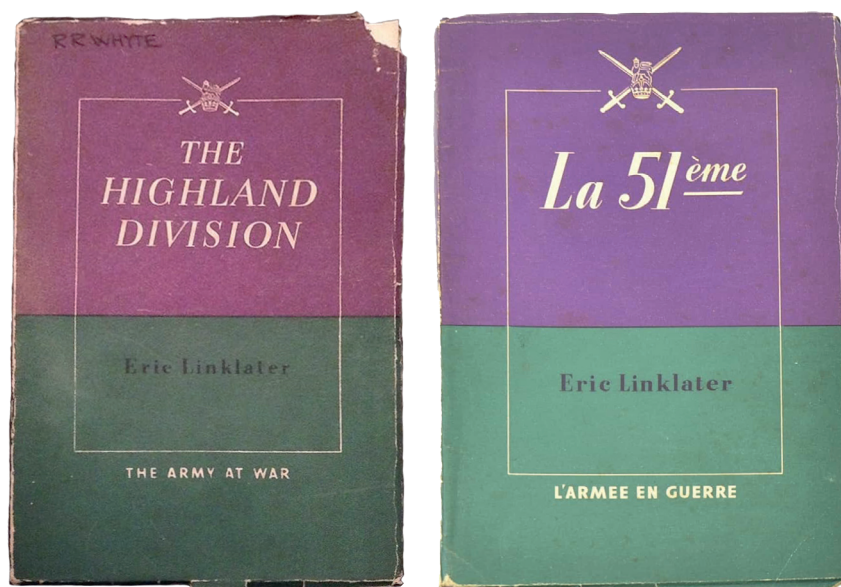
2b. Un abri d'infanterie identique à l'ouvrage militaire de la famille Jénot, dans son état d'origine (photo extraite de notre *Bulletin* n° 5).

L'ouvrage et la 51^e division d'infanterie de l'armée britannique

Cet abri d'infanterie possède deux inscriptions sur sa façade, un numéro et la date de construction durant la première annexion (1871-1918). Il est équipé de six salles voûtées destinées à abriter les soldats, à contrario des abris d'artillerie qui n'ont que trois voûtes et les abris à munitions qui en possèdent cinq¹. Chaque travée est dotée d'une fenêtre basse à barreaux, qui pouvait être occultée à l'aide de volets blindés. Chaque travée était accessible indépendamment de l'extérieur par une porte basse à chicane.

Il a accueilli des soldats écossais, des Highlanders de la 51^e division d'infanterie de l'armée britannique, envoyés en renfort de l'armée française au cours de la drôle de guerre entre septembre 1939 et juin 1940².

Eric Linklater, écrivain britannique, auteur de romans, de récits de voyage, d'histoire militaire et de souvenirs, a rédigé un journal de marche qui a été ensuite édité à Londres par His Majesty's Stationery Office, dans la collection L'armée en guerre (96 p.) pour le ministère de la Guerre par le ministère de l'Information à Londres en 1943. Dans toutes les campagnes militaires, il y avait une personne chargée de relater jour après jour, heure après heure, ce qui se passait au fur et à mesure de la progression des armées. Lui a suivi la 51^e Highland Division, la Black Watch. Il en dit : « Ces bataillons étaient arrivés en France dans les six semaines qui suivirent la déclaration de guerre le 3 septembre 1939. »



3 & 4. Le livre d'Eric Linklater, édition anglaise et française.

1 Détails dans notre *Bulletin* n° 5, 2005.

2 Linklater, 1943, p. 12.

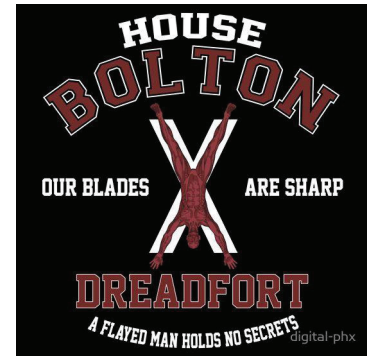
La Black Watch ¹

La photo 5 montre la tombe type d'un soldat de la Black Watch qui a été photographiée près du Havre par Frédéric Adam (anthroarchéologue) où l'on identifie l'insigne du régiment arborant la croix de saint André. Ces tombes-là existent aussi en Moselle, à Luttange, non loin de Thionville et peut-être aussi au cimetière de Chambière. Il y a effectivement des soldats de cette division qui sont tombés en Moselle et l'on peut identifier leur tombe grâce à cette gravure.

Cet insigne réveille l'imaginaire, car il travaille au niveau symbolique, la croix ayant été reprise notamment dans la série à succès *Game of Thrones*.



5. Tombe-type d'un soldat de la Black Watch près du Havre.



6. Symbolique et imaginaire repris dans la série à succès *Game of Thrones*.

¹ Peut se traduire en Les veilleurs, La garde de nuit.

À l'entrée du bâtiment, André Jénot a expliqué que les batteries ont été construites par l'entreprise Weiss. Voici ses propos : « *Il [Georges Weis] avait aussi réalisé une ferme à Lessy, cette ferme ultramoderne avait des rails dans les écuries et il y avait aussi une vigne empierrée parce que la pierre garde la chaleur.* »

Effectivement, monsieur Weiss était reconnu comme un entrepreneur de génie ayant fait énormément de choses.

Il raconte : « *Ils étaient bien sympas et on était bien avec les Anglais, les Écossais. Il faisait froid les années-là; c'est les années 40, j'avais onze ans, il faisait très froid, il faisait au moins -20°... et ils venaient à la maison se réchauffer, on en avait même dans la grange, à la maison, chez nous, partout où il y avait de la place, eh bien, ils mettaient de la paille et ils poussaient les bonhommes. C'était comme ça plein, plein, plein, le village était plein. Et ils réquisitionnaient*



7. André Jénot devant l'ouvrage.

les cendres pour mettre selon le niveau d'être un officier ou un sous-officier, le traitement n'était pas le même, les officiers pouvaient avoir plus de cendres. C'était les mêmes qui allaient au front et revenaient au même endroit, ceux qu'on avait eus au départ, qui permettait aux soldats de faire l'aller-retour, revenaient ici, pareil. »

C'était une troupe jeune qui vivait son baptême du feu.

Alors pourquoi Lorry-lès-Metz ? La ligne Maginot se situait entre Koenigsmacker, Vekring et Bouzonville. En périphérie de Metz, il y a la gare de Woippy qui desservait le front (qu'on appelait le Front de Sarre) permettant aux soldats de faire les aller-retour entre le front et l'arrière. Sur la carte ci-dessous, les fortifications allemandes, la ligne Siegfried, sont tracées en bleu, la ligne Maginot, française, en rouge.



8. Les lignes Maginot et Siegfried. Infographie Gérard Kester.

Le secteur d'intervention, en jaune, à quelque 40 kilomètres au nord de Metz, explique parfaitement le choix de stationnement des troupes dans le secteur woippyen et lorriot, troupes qui utilisaient la ligne de chemin de fer Metz-Thionville.

« Eh bien ! La guerre de 40 ! Ils allaient à la ligne Maginot tous les gars qui partaient à la ligne Maginot, ils passaient ici dans les villages, ils restaient huit jours, ils allaient quinze jours au front et ils revenaient ici, les Anglais, les Écossais, les Français ils sont tous passés dans le village et ils y logeaient... dans les maisons... Ils avaient de la paille. On les connaissait. Ils picolaient pas mal ! Ah oui ! Mais ils allaient au front, hein ? On avait de la mirabelle, ils appelaient ça "whisky" et même si c'était de la mirabelle, ils picolaient bien. Ils faisaient des fêtes... Ils avaient la musique. Ils défilaient dans le village, et puis il y avait les derniers qui n'avaient pas debout... C'est du propre devant les gamins, hein ! Moi, je me vois gosse et je me rappelle de ça... on était très bien avec ça, avec tous les soldats qu'on a eus. On dit que c'était la "Drôle de guerre". Et ça a duré longtemps. Ça bougeait pas, ça bricolait, comme ça. C'était la "Drôle de guerre". Ils venaient ici et ils repartaient. Ils allaient au front et ils revenaient ! »

Eric Linklater a écrit « *Les Highlanders firent tout ce qu'ils pouvaient pour payer cette hospitalité de retour. Leurs cornemuses et leurs tambours jouaient à l'occasion devant la mairie du village*¹ ». Aux dires du même auteur, « *ils faisaient même des collectes entre eux, destinées aux enfants du village* ». André Jénot se souvenait aussi qu'il avait appris des mots d'anglais, les Lorriots ont appris comme ça des mots d'anglais !

Après enquête dans le village pour essayer de recueillir d'autres souvenirs, il semblerait que le récit d'André Jénot soit unique. Il parle de « *plein de bonshommes* »... ce qui n'a pas frappé les autres habitants. Les petites portes qui ont été murées étaient en fait les portes d'origine. Caroline Jénot signale qu'il serait bon d'aller comparer l'ouvrage lorriot avec celui du Saulcy au jardin du Luxembourg qui est apparemment bâti sur le même plan.

Cet ouvrage militaire fait partie d'une série de trois ouvrages construits le long de la route reliant Lorry-lès-Metz à Woippy.

Il est bien conservé, les briques assurant drainage et écran à l'humidité. À l'exception des petites portes murées et des grandes ouvertures pratiquées, il est en bon état de conservation.

Jean-Marie nous indique que les inscriptions figurent principalement sur les murs du couloir voûté qui relie les salles les plus à l'ouest entre elles.

Sur la photo 11, à gauche, l'archéoanthropologue, Frédéric Adam, inventeur de la tombe de l'écrivain Alain Fournier et des recherches afférentes, également spécialiste des conflits contemporains.

¹ Linklater, 1943, p. 11.



9. Une porte murée.



10. L'intérieur d'un module de la batterie.



11. Un couloir entre deux travées.
Frédéric Adam est à gauche et Jean-Marie Jénot à droite.

À l'intérieur, on trouve à gauche la voûte en briques d'une travée avec ses crochets de suspension pour le matériel et les hamacs des soldats, à droite des crochets et des chaînes qui permettaient de mettre des bancs. Plus loin, les râteliers à fusils, où l'on posait les fusils crose en bas pour ne pas abîmer le canon.



12. Les crochets scellés dans la voûte.



Un exemple de lits suspendus au fort de Guenrange.
Site Pays thionvillois tourisme.



13 & 14. à gauche, une chaîne avec un crochet pour mettre un banc.
À droite, un râtelier pour les fusils.



15. Une autre vue d'un râtelier pour les fusils.

Des toilettes ont été ajoutées au début du xx^e siècle, car on s'est rendu compte que c'était utile! En fouillant le sol, on retrouverait peut-être des choses intéressantes comme des bouteilles de whisky, de mirabelle... Aux fenêtres se trouvaient des barreaux et derrière, il y avait des pare-balles d'un poids considérable, ce qui fait que ces volets sont restés en place.



16. Les toilettes.



17. Les volets pare-balles.

Les supports des graffitis se situent sur les voûtes en briques et sur les murs en calcaire de Jaumont. Sur les briques, c'est du crayon, c'est-à-dire du graphite. Leur état est fragilisé, ils s'effacent, car l'endroit a toujours été utilisé comme garage ou comme grange. Actuellement ce lieu sert à des d'expositions d'art et les visiteurs, à force de passer en frottant les parois, abîment irrémédiablement les graphes.

Le crayon est plus facile à déchiffrer que les gravures dans la pierre de Jaumont.



18. La voûte en briques et le mur en pierre de Jaumont où se trouvent les graffitis.

Les graffitis



19. Black Watch.



20. W. J. B. / B... B.

Concernant le graffiti sur brique, on peut déchiffrer différentes combinaisons de lettres :



21. 2nd B(n?)... Royal Fusiliers 1939 / Watch



22. BRIGGS
1st BLACK WATCH
15/1.../39 2nd... DUFFY
14/4/40



23. Tous les graffitis trouvés.

SHAEFFER 25.5.44	Bt. J Kilgour 1 st Batt Black Watch	W NAN RATTY 1939
---------------------	---------------------------------------------------	---------------------

40... J... NIE 1 st BLACK WATCH 15 DEC.1939 MAY... 2 nd BW... 15... 40... 4	PTE J. KILGOUR 1 st BLACK WATCH 18... ?	2nd B[n ?]... Royal Fusiliers 1939 Watch [voir photo 21]
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------

H. NEAL 2 nd [?] NORCE	BRIGGS 1 st BLACK WATCH 15/1.../39 2nd... DI... Y 14/4/40 [Voir photo 22]
--------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------

Parmi ces inscriptions, il y a un intrus : le patronyme SHAEFFER, daté du 25 mai 1944, alors que toutes les autres sont de 1939 ou 1940. André Jénot en donne une explication possible : « À la fin de la guerre, les Américains sont venus à Lorry avec une équipe de tournage et ils ont fait un film documentaire sur les événements qui se sont passés là et cet Américain, Shaeffer, serait venu avec son équipe et aurait laissé aussi son nom sur une brique ! ».

Cette explication semble peu plausible. Le village a été libéré le 19 novembre 1944, ce qui rend la signature par Shaeffer le 25 mai 1944 impossible. Le nom de Shaeffer serait plutôt celui d'un soldat allemand, car ce nom de famille se rencontre fréquemment notamment en Bade-Wurtemberg. De plus, le style d'écriture n'est pas le même que pour les autres graffitis. L'explication la plus plausible est que ce graffiti serait fait par un soldat allemand affecté à la Batterie du Chêne-Ouest faisant partie des fortifications autour du Saint-Quentin et qui aurait séjourné en mai 1944 dans cet abri d'infanterie.

Pour la gravure sur pierre, il faut jouer avec de la lumière rasante pour capter les sillons qui révèlent des lettres comme sur la photo 20 : W. J. B.

Interprétation de ces tags, graphes ou traces

Le graff, c'est un instantané, un marqueur simple, sans fioriture : un nom personnel (H. Neal), une origine (Scott), un temps (dates du mois de décembre), une volonté de figer un moment ou une séquence (la veille de Noël), une identité de groupe (bataillon de rattachement BATT). L'appartenance à un bataillon suscite une grande fierté et un esprit de corps.

Un tag ou graphe peut ne reproduire qu'un mot par exemple « Watch » (qui signifie « gardien, veilleur »). Donc chaque tagueur choisit d'inscrire ce qui lui parle le plus, à la fois quelque chose de personnel et que l'on partage, qui est unique, qui rassemble et qui fédère.

La preuve : sur un total de dix inscriptions, les huit premières sont celles d'Écos-sais appartenant à cette 51^e division des Highlanders. Elles sont toutes datées de 1939 et de 1940 ; la neuvième est celle de l'allemand Shaeffer, datant de 1944. Une dixième, non photographiée, est celle de Jean-Marie Jénot qui, sur le même modèle, a laissé à son tour sa trace en 1961, avec son nom et son âge.

Le support c'est une brique artisanale d'aspect lisse, le marqueur utilisé c'est un crayon ou une mine de graphite dont la couleur gris et noir se détache parfaitement du fond ocre de la brique, brique qui offre un support standard faisant office d'une étiquette.

Les graphes sont surtout localisés dans la salle ouest et dans le couloir la reliant à la suivante. Les inscriptions révèlent les initiales des prénoms, le nom en toutes lettres, le numéro du bataillon, les dates bien visibles, il y a une vraie volonté de lisibilité.

Il devait y avoir beaucoup plus de graffitis, mais ils ont dû disparaître et il est même fort probable qu'il en existe dans d'autres lieux du village, notamment dans

les granges lorriotes, ainsi que dans les autres villages touchant Woippy où étaient accueillis ces Black Watch.

« Tag » est un mot des années 1980, qui vient de deux mouvements new-yorkais issus de Taki. Taki 183 est un artiste de rue américain né en Grèce. Son vrai nom était Demetrios et son « tag » était une abréviation de Demetraki, nom alternatif de Demetrios. Le nombre 183 provient de son adresse sur la 183^e Rue, dans le quartier new-yorkais de Washington Heights. La légende dit qu'il était jeune coursier à New York aux débuts du hip-hop et écrivait son surnom un peu partout dans les rues de New York qu'il fréquentait quotidiennement à la fin des années 1960 et au début des années 1970.

Taki 183 est officieusement considéré par ses pairs comme le précurseur du tag new-yorkais. Pisté par une journaliste du *New York Times*, Taki fait son entrée dans l'édition du 21 juillet 1971 du quotidien, à travers un papier au titre resté dans toutes les mémoires : « TAKI 183 Spawns Pen Pals ».

Le graffe est un geste qui montre la puissance et la portée symbolique du lieu, du moins en ce qui concerne nos écritures-là.

Jean-Marie Jénot raconte qu'un Écossais serait venu à l'ouvrage de Lorry-lès-Metz il y a plus d'une vingtaine d'années maintenant, comme ça, en pèlerinage, et cet Écossais est resté quelques minutes seulement. Plus qu'un lieu, pour ce visiteur, Lorry-lès-Metz représentait un moment que cette personne a passé avec ses compagnons, un temps qui précédait une guerre dont on ne soupçonnait pas encore l'impact qu'elle aurait sur le corps de l'armée écossaise et plus largement sur le monde entier. Ce temps passé à Lorry-lès-Metz annonçait en quelque sorte la gravité des événements à venir pour ces jeunes soldats qui se trouvaient dans un pays qui n'était pas le leur et pour lequel ils se sont engagés volontairement. Il représentait un moment où les jeunes Écossais sont tous rassemblés sous l'identité forte de cette division des Highland, the Black Watch. Ils sont ensemble, ils sont jeunes. Entre septembre 1939 et avril-mai 1940 et jusqu'à la visite de l'Écossais il y a une vingtaine d'années : il y a eu toute cette guerre et la disparition probable de nombreux camarades.

Après, à Saint-Valéry-en-Caux, la 51^e division s'effaça, aux dires d'Éric Linklaters et, en Lorraine, selon André Jénot : « *Les Allemands sont venus et nous ont foutus à la porte* ».

Avec la participation de :

- Frédéric Adam (archéanthropologue des conflits contemporains (Inrap, UMR 7044, 7268, Académie lorraine des sciences) ;
- Francesca Schembri (archéologue, Inrap, photographies) ;
- Jean-Luc Contebardo (photographies) ;
- André, Jean-Marie et Caroline Jénot.



Une porte... pour accéder à un peu de notre passé.

ISSN 3037 9741



9 773037 974002

Avec le soutien financier de

commune de
Lorry-lès-Metz



département
de la Moselle

